

Au-delà de la controverse : David Homel, écrivain-traducteur anglo-québécois

Gillian Lane-Mercier

Number 210, September–October 2006

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lane-Mercier, G. (2006). Au-delà de la controverse : David Homel, écrivain-traducteur anglo-québécois. *Spirale*, (210), 33–36.

Canadiens et Québécois. Yannick Resch a répondu en affirmant que je ne rendais pas compte des cinq niveaux d'analphabétisme. Et j'ai envie de lui dire, « *Listen sister* », vous vous leurrez, parce que tout le monde sait qu'il y a cinq niveaux, mais aucun de ceux qui souffrent d'analphabétisme léger ne va lire. Ces gens-là ne pourront pas acheter de livres.

SPIRALE — Vous avez parlé de votre dernier roman qui se déroule à Montréal. Comment représentez-vous Montréal? Voulez-vous en parler? Peut-être est-ce secret?

DAVID HOMEL — Montréal a toujours été pour moi une ville tellement harmonieuse et magique, quasi irréaliste. Et même si j'y vis depuis 1980, elle est toujours irréaliste pour moi. Son côté idéal s'impose. J'ai ce sentiment parce que j'ai vécu ma jeunesse dans un quartier frontalier de Chicago, où cohabitaient plusieurs groupes ethniques. C'était excessivement conflictuel. Quelques années après mon arrivée ici, j'ai vu un Noir marcher sur le trottoir en face de ma maison. Et j'ai dit à mes enfants, qui étaient très jeunes à l'époque, quand j'avais votre âge, dans ma ville, dans mon quartier, un Noir n'aurait pas pu marcher devant chez moi. Il aurait vécu des moments désagréables. Et pour s'épargner ces moments désagréables, il ne serait pas venu dans mon quartier. Montréal est une ville merveilleuse. Je suis retourné à Chicago en mai 2005 pour le compte de *La Presse*, et j'ai vu que la ville était beaucoup plus pacifique, comme tous les États-Unis d'ailleurs. Pour moi, Montréal est comme le royaume magique de Walt Disney.

SPIRALE — Lisez-vous des écrivains québécois?

DAVID HOMEL — Je viens de lire un livre qui est assez curieux, intitulé *De Niro's Game*. Il a été écrit par un Libanais qui s'appelle Rawi Hage. Il écrit en anglais, même si l'anglais est sa troisième langue. Et il écrit très bien. C'est très étonnant. Il y a toujours des surprises de ce genre à Montréal. Une littérature doit-elle se fonder sur une seule langue? Ne pourrait-elle pas aussi être bilingue, voire trilingue? Je lis régulièrement des auteurs francophones pour ma chronique de *La Presse*. Je lis aussi des scénarios. Je regrette de ne pas avoir encore lu *Nikolski* qui, paraît-il, est très bon. Mais j'ai surtout traduit un nombre assez important de livres québécois, ceux d'auteurs aussi différents que Monique Proulx, Dany Laferrière, et même Jacques Renaud... ☺

DOSSIER **WRITE HERE, WRITE NOW. LES ÉCRITURES ANGLO-MONTRÉALAISES**

Au-delà de la controverse : David Homel écrivain-traducteur anglo-québécois

par GILLIAN LANE-MERCIER

On se souviendra sûrement du tollé provoqué par l'article que David Homel a fait paraître le 17 mars dernier dans le prestigieux quotidien *Le Monde* sous le titre « La littérature québécoise n'est pas un produit d'exportation ». On se souviendra également de la polarisation, immédiate, des prises de position. D'un certain point de vue, tout cela était très sain, si l'on admet que la vigueur d'une culture se mesure, du moins en partie, par les débats et polémiques qu'elle favorise, de même que par la multiplicité des visions dont elle est le lieu de mise en circulation et d'affrontement. Mais d'un autre point de vue, en admettant que le fait de se jeter tout de go dans le vif du débat oblige le plus souvent à éviter les nuances et à privilégier les raccourcis, cette controverse n'était exempte ni des inévitables dérapages ni des inévitables angles morts qu'engendre, en règle générale, toute polarisation des positions. C'est pourquoi il est toujours intéressant, une fois la tempête passée et les esprits tant soit peu calmés, de revenir sur quelques-uns des arguments en vue non seulement de scruter les postulats silencieux qu'ils renferment, mais, surtout, de mettre au jour les questions non posées qu'ils soulèvent; questions qui, pour occultées qu'elles aient été, ont néanmoins contribué à orienter tout un pan de la polémique et sont, par là, porteuses d'une forte charge idéologique. Parmi ces questions éludées, une me semble particulièrement intrigante dans la perspective du présent dossier, à savoir celle, plusieurs fois esquissée sans jamais être abordée de front, qui porte sur la position et le rôle de David Homel et,

par extension, des écrivains anglo-québécois en général, par rapport à l'institution littéraire québécoise que tantôt on l'accuse d'attaquer, tantôt on lui sait gré de décrire avec lucidité. Car tout porte à croire que, au-delà des accusations et des défenses qui ont fusé de toutes parts, ce sont précisément cette position et ce rôle que l'on a cherché à interroger et à articuler, tout en évitant soigneusement de le faire. Pourquoi?

La controverse...

Afin de bien amener ici cette question informulée, avec toutes les implications culturelles, idéologiques et institutionnelles dont elle est susceptible de se lester, une rapide synthèse de l'article de Homel s'impose. Sollicité par *Le Monde* à l'occasion du

Salon du livre qui s'est tenu cet hiver à Paris, écrit donc à l'intention d'un lectorat majoritairement français, l'article se construit autour d'un constat de départ, soit « *les auteurs québécois sont quasiment absents des librairies françaises* », suivi de cinq propositions explicatives qui s'enchaînent comme suit : 1- « *le Canada [étant] un pays très tranquille* », sa littérature l'est aussi ; « *les écrivains québécois ne bénéficient pas de la vague postcoloniale* », si bien que les Français s'intéressent davantage aux auteurs « *ressortissant d'un pays difficile* » ou en voie de développement ; 2- « *les livres québécois arrivent avec un net accent qui serait difficile à assimiler par la machine de l'édition française* » ; d'où le fait que les écrivains québécois « *restent des « provinciaux », des « petits cousins d'Amérique* » » ; 3- « *les grands thèmes de la littérature du Québec restent intimes : la famille et ses secrets, la quête de soi, l'enfant qui peine à devenir adulte, comme dans les histoires de Réjean Ducharme ou de Marie-Claire Blais* » ; de plus, « *c'est surtout une littérature féminine* » en ce sens que « *la grande majorité des lecteurs [au Québec] sont des lectrices* » ; 4- les écrivains québécois « *commencent avec un net désavantage* » dans la mesure où 22,3 % de la population âgée de 16 ans et plus « *ne sauraient pas lire* » et 5- l'émergence récente d'un nouveau genre, le conte, fondé sur la performance et inspiré des traditions orales canadiennes-françaises et autochtones, à la fois met « *au défi le monde intime, un peu figé, de la littérature québécoise actuelle* » et s'avère plus exportable que le livre.

Les réactions ne se sont pas fait attendre. Du côté des « opposants », qui s'en prennent soit à Homel soit à l'une ou l'autre de ses thèses, c'est Madeleine Gagnon qui ouvre le feu. Dans une lettre ouverte au *Devoir* (22 mars), elle accuse *Le Monde* de « *s'être fié* » à cet écrivain qu'elle qualifie de « *mineur* », de méprisant et d'« *inculte* » et demande qu'une enquête sur « *la diffusion à l'étranger de la littérature québécoise* », d'une part, et, de l'autre, sur « *l'état actuel de la littérature québécoise* » soit confiée, respectivement, à un journaliste du *Devoir* et à un journaliste du *Monde*. Pour sa part, tout en reconnaissant le bien-fondé de « *quelques demi-vérités déplaisantes, que les Québécois n'avaient guère envie d'exhiber à la face de la francophonie* » et en louant Homel pour son absence de complaisance, la journaliste du *Devoir* Odile Tremblay (26 mars) fustige ce dernier d'avoir « *bala[yé] la modernité de notre littérature, les apports culturels des néo-Québécois, avant de nous renvoyer au terroir et à la boîte à bois* ». Homel « *ne prise pas très fort les auteurs québécois* » et présente une image passiviste, naïve, du paysage littéraire du Québec. Patrick Bourgeois, quant à lui, signe un texte incendiaire dans la *Tribune libre de Vigile* (29 mars). Non seulement Homel « *ne comprend absolument rien de la réalité des éditeurs qui sont moins « tranquilles » au Québec* », mais il est

un « *fédéraliste des plus obtus* » qui « *évite* » d'évoquer (lisons : renforce) « *l'effet aliénant* » des « *pratiques propagandistes* » et assimilationnistes du Conseil des Arts du Canada, auquel la plupart des maisons d'édition québécoises doivent leur survie. Si la littérature québécoise est tranquille et ses thèmes intimistes, c'est parce que, pour « *s'attirer les bonnes grâces du maître canadien qui distribue féodalement les deniers [...], mieux vaut [...] publier de la littérature castrée et « castrante » que de la littérature de combat* ». Yannick Gasquy-Resch (*Le Monde*, 31 mars) reproche à Homel de ne pas avoir fait prévaloir les « *éléments positifs et constitutifs de la vitalité de la littérature québécoise* », de s'être « *laissé maladroitement enfermer dans un sujet qu'il connaît mal* » (la littérature féminine), de ne pas avoir signalé l'importance de circuits autres que celui du marché du livre francophone qui, tel celui des universitaires, cherchent à promouvoir les écrivains québécois contemporains en France et, surtout, de faire preuve « *d'une grande méconnaissance* » à l'égard de ces derniers qui, parfaitement lisibles pour les Français dont ils enrichissent la langue, sont loin d'être perçus comme de simples provinciaux incapables de dépasser les thèmes de l'intime. Enfin, Bernard Pozier (*L'Unique*, juin) estime que « *c'est la saisie même du problème qui s'avère totalement aveugle* » et que, en conséquence, Homel « *s'est exprimé malheureusement et fausement sur la place de notre littérature en France et dans la francophonie* ».

.....

**Tout se passe comme si, au-delà de
la controverse, se profilait un malaise [...] qu'éprouvent encore [...] certains secteurs
de l'institution littéraire québécoise
à penser telle ou telle de ses propres
marges culturelles...**

.....

Du côté des « défenseurs » qui lui donnent raison ou s'abstiennent d'attaquer son article directement, certains se contentent de renchérir sur les explications avancées par Homel. D'autres s'en prennent surtout à la réplique « *émotionnelle* », « *hystérique* », « *méprisante* » de Madeleine Gagnon, symptomatique de « *la susceptibilité insulaire du Québec [où] on n'accepte guère les mises en perspective* » (Philippe Navarro, *Le Devoir*, 28 mars), où on « *ne sait prendre la critique qu'en sombrant dans un délire mégalomane* » (Carl Bergeron, *Le Devoir*, 28 mars) et où l'écrivain « *remporte facilement la palme de l'épiderme le plus sensible* » (Cassivi, *Le Devoir*, 28 mars). D'autres encore mettent de l'avant, quoique selon des visées — parfois attribuées, à tort ou à raison, à Homel, parfois assumées par l'auteur — assez disparates qui font surgir de nouveaux enjeux, la véracité du constat de départ de Homel, pour ensuite en fournir de nouvelles explications. C'est ainsi que, tout en lui donnant raison sur le fond, Jacques Desrosiers (*Le Devoir*, 31 mars) estime que l'insuccès des écrivains québécois en France est dû non pas à leurs thèmes et leur accent, mais à leur style et leur absence d'originalité individuelle. Raymond Cloutier (*Le Devoir*, 21 mars) insiste sur le fait que les thèmes de l'intime sont universels et, par conséquent, accessibles à « *tous les francophones, y compris les Français* ». Mieux vaut incriminer, chez la presse parisienne, « *cette posture colonialiste, qui voudrait que nous abandonnions à tout prix [...] notre accent, notre liberté langagière, pour rentrer sagement dans la métropole* ». Citant le cas exemplaire de Ferron, Michel Lapierre (*Le Devoir*, 29 avril) va encore plus loin : il importe de défendre l'originalité de la littérature québécoise, refuser le complexe d'infériorité par rapport à Paris et combattre les critiques qui considèrent « *la France littéraire comme le grand modèle* ». Dans le même ordre

d'idées, Ginette Pelland (*Le Devoir*, 7 avril), Charles Binamé (*Le Devoir*, 11 avril) et Michèle Côté (*Le Devoir*, 18 avril) refusent d'accorder une trop grande importance au constat de Homel. Binamé invite les Québécois à ne pas passer « un instant de plus à gaspiller nos rêves en utopiques accolades venues d'une France trop occupée à se regarder débouler » ; Pelland taxe le problème de l'invisibilité des livres québécois en France de « question d'intérêt tout à fait secondaire » relativement à celle qui consisterait à s'interroger sur la prédominance du livre étranger (60 %) dans nos propres librairies, tandis que Côté, qui s'avoue stupéfaite par la polémique, affirme que « la question est mal posée. Pourquoi notre littérature devrait-elle être un produit exportable ? » En dernière analyse, la question de l'« exportabilité » des livres québécois serait totalement dénuée de pertinence et les débats qui ont suivi sans intérêt réel.

À ma connaissance, un seul journaliste a énoncé clairement ce qui, avec le recul, s'avère être le dénominateur commun de la quasi-totalité des prises de position exprimées. À la question « à quoi renvoie donc le concept à la source de tous ces débats passionnés », Pierre Thibeault (*Ici*, 20 avril) fait succéder quatre autres questions qui révèlent l'un des enjeux principaux soulevés par la controverse : « Que veut-on dire lorsque l'on parle de "notre" littérature ? Fait-on référence à Gaétan Soucy ou à Victor-Lévy Beaulieu ? À Michel Tremblay ou à Suzanne Jacob ? À Marie Laberge ou à Yvan Bienvenue ? » Que Thibeault se garde bien d'y répondre importe peu ; plutôt, ce qu'il convient de souligner, ce sont les deux tendances générales que, à quelques nuances près, ces questions reflètent. Je passerai rapidement sur la première tendance qui consiste, après avoir critiqué Homel pour avoir proposé une vision révolue de la littérature québécoise, à ranger sous l'étiquette « notre littérature » les seuls écrivains dits de souche, dont, outre ceux cités ci-dessus, Monique Proulx, Guillaume Vigneault, Monique LaRue, Gaston Miron, Claude Beausoleil, Anne Hébert, Robert Lalonde, Jacques Poulin, Madeleine Gagnon, Gil Courtemanche, Émile Nelligan, Saint-Denis Garneau. Les deux exceptions à cette tendance confirment la règle : la brève allusion aux néo-Québécois faite par Odile Tremblay n'est illustrée d'aucun nom

et la remarque de Philippe Navarro, selon laquelle « on a un Brésilien qui pond des briques à couler une frégate, une Chinoise des platitudes finies, mais qu'importe, nous aussi on a notre littérature « migrante », dernière fadaise à la mode », se passe de commentaire.

La deuxième tendance, non sans lien avec la première, mérite en revanche que l'on s'y attarde, car c'est ici que se laisse saisir en filigrane la question non formulée évoquée plus tôt, celle de l'affiliation institutionnelle et culturelle de David Homel en tant qu'écrivain anglo-québécois. Que celle-ci pose problème est attesté par une série de stratégies argumentatives, dont, tout d'abord, celle qui consiste à lui attribuer une « citoyenneté » littéraire hybride et imprécise. La diversité des qualifications employées, de même que leur dédoublement systématique témoignent, me semble-t-il, d'une certaine difficulté à le « classer » et ce, malgré l'insistance sur son américanité. En effet, désigné comme romancier américain par *Le Monde* et par Bergeron, Homel sera également décrit comme écrivain canadien d'origine américaine (Bourgeois), comme auteur montréalais d'origine américaine (Cassivi), comme étant « d'origine américaine quoique

Daniel Olson, *Beside Myself / Hors de moi* (2006)

Projection vidéo (couleur, stéréo, 54 minutes). Deux versions fantomatiques de l'artiste travaillant à la machine à écrire et jouant du piano miniature se rencontrent dans un bureau.



implanté ici depuis des lunes » (Tremblay), enfin, comme écrivain québécois (Gougeon, Haro, Pozier). Personne n'a songé à lui conférer une identité anglo-québécoise, terme pourtant en usage depuis de nombreuses années. Une autre stratégie consiste à afficher une réticence — pour ne pas dire un refus — à souligner la présence de Homel au sein des institutions culturelles francophones, même si cette présence est implicitement admise chez ceux parmi les commentateurs qui, ne ressentant pas le besoin de le classer, prennent ainsi pour acquis qu'il est déjà connu du lectorat québécois. Seule Tremblay rappelle au passage que Homel est « *chroniqueur littéraire à La Presse et ailleurs* », tandis que Cassivi souligne que ses romans ont paru (en traduction française) chez Actes Sud, sans toutefois ajouter qu'ils ont été coédités au Québec chez Leméac. Aucun commentateur ne fait mention ni de ses relations avec l'UNEQ, ni du travail qu'il fait pour la SODEC, ni — et voici qui surprend — de la trentaine d'œuvres québécoises contemporaines que, depuis le milieu des années quatre-vingt, il a traduites en anglais. Je reviendrai sur ce dernier point.

... et au-delà

C'est une troisième stratégie, cependant, qui fera ressortir avec plus de netteté encore ce qui me paraît être en jeu ici. Plusieurs journalistes s'indignent — ou se réjouissent — du fait que ce soit David Homel que *Le Monde* a invité à se prononcer sur le statut actuel de la littérature québécoise en France. Madeleine Gagnon disqualifie sans ambages un tel choix : « *On ne sait pas pourquoi le choix de cet écrivain mineur. Ni pourquoi l'excellent quotidien a accepté son texte minable.* » Reposée par Bernard Pozier et par Odile Tremblay, la même question s'accompagne cette fois de quelques éléments de réponse, bien que divergents. D'après Pozier, si *Le Monde* a sollicité son opinion, c'est tout simplement « *parce que nous en avons fait un chroniqueur québécois et l'un de nos ambassadeurs* », alors que Tremblay note : « *Pourquoi lui? se demande-t-on, perplexe. À cause de son regard en biais, à la fois intérieur et extérieur, estimait-on en France, peut-être* »; réponse à laquelle fait écho Carl Bergeron lorsqu'il félicite « *l'Américain vigoureux, qui a osé porter son regard clinique sur [notre] littérature* ». Pour sa part, Marc Cassivi se contente de mettre en relief, dans une formule qui manifeste les deux tendances dont il est question ici, les risques que Homel a courus en acceptant l'invitation : « *L'erreur de David Homel, [...], plus encore que d'avoir mis le doigt sur certains bobos, c'est d'avoir mal évalué l'importance du complexe d'infériorité de bien des auteurs québécois. Pour cela, il risque d'être exclu de la famille.* »

Tout se passe comme si, au-delà de la controverse, se profilait un malaise face non pas à l'hégémonie culturelle française, depuis longtemps tenue pour un truisme, mais plutôt aux difficultés, nettement plus diffuses, partant, plus délicates à admettre et à conceptualiser, qu'éprouvent encore à l'heure actuelle certains secteurs de l'institution littéraire québécoise à penser telle ou telle de ses propres marges culturelles, *a fortiori* lorsque celles-ci se caractérisent, précisément, par un « regard en biais » tributaire de l'entrechoquement de langues et de cultures disparates. Malaise qui, de surcroît, cache mal une méconnaissance réelle des liens, aussi fragiles soient-ils, tissés depuis une vingtaine d'années entre les communautés littéraires anglophone et francophone du Québec, notamment par le truchement d'écrivains qui, comme David Homel, sont aussi des traducteurs littéraires. Si l'on peut excuser les commentateurs de ne pas avoir lu les très nombreux compte rendus et chroniques portant sur la littérature et les institutions culturelles québécoises que Homel a commencé à publier dans la presse anglophone vers le milieu des années quatre-vingt, on peut néanmoins s'étonner de voir d'aucuns qualifier d'« *inculte* », de « *passéiste* » et de « *méprisant* » un romancier qui a traduit quelques-unes des œuvres québécoises et néo-québécoises contemporaines non seulement les plus marquantes, mais aussi les moins intimistes, voire les moins tranquilles, dont, en vrac et sans souci d'exhaustivité, celles de Jacques Renaud, Réjean Ducharme, Louis Caron, Robert Lalonde, Chrystine Brouillet, Stéphane Bourguignon, Monique Proulx, Dany Laferrière, Sergio Kokis, Yves Beauchemin, Philippe Poloni, Martine Desjardins...

.....

**... aussi bien le flottement entourant
la « citoyenneté littéraire » de Homel que
les stratégies argumentatives mobilisées
pour approuver, discréditer ou corriger
ses propos pointent vers la nécessité d'aller
au-delà des polarisations...**

.....

Ce malaise et cette méconnaissance expliquent, peut-être, le repli subit, au plus vif du débat, sur un « nous familial » homogénéisé qui évacue de manière aussi spectaculaire qu'inattendue, en en faisant l'un des angles morts de la polémique, la diversité des mouvances littéraires actuelles — la littérature migrante, certes, mais aussi la littérature anglo-québécoise dont Homel est pourtant l'un des auteurs les plus connus des médias francophones — ainsi que les différences culturelles sur laquelle ces mouvances s'appuient. À cet égard, aussi bien le flottement entourant la « citoyenneté littéraire » de Homel que les stratégies argumentatives mobilisées pour approuver, discréditer ou corriger ses propos pointent vers la nécessité d'aller au-delà des polarisations, replis et exclusions imminents engendrés par la controverse pour relancer le débat autour de la question, sans cesse esquivée mais on ne peut plus pertinente dans un contexte d'ouverture et de pluralisme culturels, du rôle et de la place qu'occupent les écrivains anglo-québécois contemporains par rapport aux institutions culturelles du Québec, des affiliations, multiples et entrecroisées, qu'ils entretiennent avec la langue et la littérature québécoises, ainsi que des nombreux enjeux que ces affiliations soulèvent. ☪